C. P. Mulvihill

LA FAMILLE

DE SALES LATERRIERE

PAR

M. L'ABBÉ H. R. CASGRAIN

PAAP
CS
90
L256
1870
c.3

QUÉBEC
R TYPOGRAPHIQUE DE LÉGER BROUSSEAU
7, Rue Buade

1870

Public Archives Canada
Archives publiques Canada

LA FAMILLE

DE SALES LATERRIERE

LA FAMILLE

DE SALES LATERRIERE

PAR

M. L'ABBÉ H. R. CASGRAIN

QUÉBEC
ATELIER TYPOGRAPHIQUE DE LÉGER BROUSSEAU
7, Rue Buade

1870

PAAP
CS
90
L256
1870
c.3

109388

LA FAMILLE

DE SALES LATERRIERE

I.

UNE EXCURSION AUX ÉBOULEMENTS.

Aimez-vous la grande nature, les montagnes, les larges horizons ? Aimez-vous les vieux souvenirs, les traditions du passé, l'aspect des mœurs patriarcales des anciens Canadiens ? Voulez-vous jouir de l'antique hospitalité française,

dans un de ces manoirs seigneuriaux, où revit encore quelque chose de la vie féodale du siècle passé ? Alors suivez-moi : je vous conduirai dans les pittoresques montagnes des Eboulements, chez mon vénérable ami, l'honorable Marc-Paschal de Sales Laterrière.

Par une belle et chaude matinée de la semaine dernière, je prenais, en compagnie de M. Pelletier, membre des Communes pour le comté de Kamouraska, le bateau-à-vapeur *Clyde*, qui fait le trajet, pendant l'été, de Québec au Saguenay. Il fait bon alors de quitter l'atmosphère étouffante, la poussière des rues, pour aller respirer le grand air du fleuve, ses effluves salines, et les enivrantes senteurs des campagnes.

On a trop souvent parlé des majestueuses beautés de notre Saint-Laurent,

pour que je m'impose la tâche de vous en faire subir une description. Je vous dirai seulement qu'après avoir vu Naples et son golfe immortel, les splendides baies de New-York et de Boston, je contemple toujours, avec orgueil, notre port de Québec. Les âpres côtes de la Provence, les rives montagneuses de Nice et de Gênes, n'ont pas à mes yeux le charme des Laurentides.

Nous passons entre la gracieuse côte de Beaupré et l'île d'Orléans : voici le cap Tourmente et la longue chaîne de monts stériles et escarpés que les habitants appellent les *câpes* : à droite, en descendant, la petite île aux Coudres ; et, à gauche, la vaste anfractuosité de la baie Saint-Paul, où une goëlette, mouillée près du Gouffre, attend le steamboat pour transporter à terre la malle et les

rares voyageurs qui s'arrêtent ici. Moins d'une demie heure après, cinq heures après notre départ de Québec, le bateau accoste au quai des Eboulements, qui s'avance au bout d'une longue pointe de sable, à la surface tourmentée. Cette langue de terre, ainsi que tout le terrain d'alluvion d'où elle se prolonge, a été formée évidemment par un éboulis de la montagne, à l'époque de l'un de ces tremblements de terre si fréquents dans ces parages. Un coup-d'œil d'inspection sur ce coin de terre vous explique l'origine du nom des Eboulements.

Le docteur Edmond de Laterrière, fils de mon vieil ami, nous attend sur le quai : sa voiture nous conduit en peu de temps au pied des côtes. Le chemin suit d'abord le rivage pendant une demie lieue. Mon jeune ami m'indique sur la

grêve l'emplacement de l'ancienne église, aujourd'hui envahie par les eaux du fleuve. Au bord du chemin, dans ce verger entouré d'une palissade, d'où surgit une cheminée isolée, s'élevait, au commencement de ce siècle, la résidence du docteur Pierre de Laterrière, frère du seigneur actuel. Après la mort du docteur, ce manoir abandonné est peu à peu tombé en ruine, et il n'en reste plus aujourd'hui que cette cheminée solitaire. J'aurais plus d'une anecdote à vous conter sur les anciens maîtres de cette demeure ; en particulier, sur Madame Pierre de Laterrière, Dlle. Marie-Anne Bulmer. Née en Angleterre, d'une famille opulente, élevée au milieu d'une société d'élite, il est facile d'imaginer quel serrement de cœur, quel écrasant ennui dut fondre sur elle, lorsqu'elle se

vit transportée, après son mariage, dans cette âpre solitude, sous notre climat rigoureux attristé par des hivers interminables. Aussi les exclamations d'ennui que lui arrachait cet isolement de toute société, sont-elles restées proverbiales dans les environs. *Oh ! the Eboulemagnes ! the Eboulemagnes !* s'écriait-elle avec horreur, au milieu de l'hilarité générale, chaque fois qu'on lui rappelait, dans la suite, le souvenir de cette courte mais triste époque de sa vie. Elle ne put s'habituer à cette morne solitude, et vint, avec son mari, s'établir à Québec. Après sept ans de séjour dans cette ville, elle retourna, avec le docteur de Laterrière, en Angleterre, où elle est morte il y a peu d'années. Sa famille, restée puissamment riche, habite aujourd'hui une résidence princière à Hampton Court, à deux pas du château de la reine.

Sur cette étroite lisière de terre que minent insensiblement les eaux du fleuve, se dressait jadis un petit village qui a disparu depuis l'abandon de l'église.

C'est une rude corvée que l'ascension des côtes qui nous restent à gravir avant d'arriver au manoir De Sales. Nous admirons en montant l'instinct de notre cheval que l'habitude a rendu habile à faire ces marches fatigantes, sans s'épuiser. Il sait profiter de tous les accidents du terrain, s'arrêter, de lui seul, en certains endroits, pour reprendre haleine et raffermir ses épaules.

Enfin nous côtoyons le parc de la résidence seigneuriale ; nous saluons, en passant, la Citadelle, jolie tourelle quadrangulaire, surmontée d'une galerie, bâtie sur un mamelon, d'où l'on découvre un panorama magnifique. Nous franchis-

sons l'avenue plantée de superbes peupliers canadiens, et notre voiture s'arrête devant le portique, où nos hôtes nous accueillent avec des souhaits de bienvenue et de chaleureuses poignées de mains.

M. de Laterrière est un vénérable octogénaire, un peu courbé par l'âge, mais conservant toujours, avec une lucidité d'esprit parfaite, ce grand air de la noblesse de vieille roche, relevé par une affabilité, une bonhomie charmantes. La simplicité de manières du gentilhomme de la campagne s'harmonise en lui avec l'exquise politesse de la haute société, et en fait le type de l'homme du monde accompli. Doué d'une mémoire heureuse pleuplée de quatre-vingts ans de souvenirs que le souffle de la parole fait envoler, comme des couvées d'oi-

seaux endormis, sa conversation a tout l'attrait de ces chroniques intimes que de rares privilégiés sont admis à feuilleter. Comme tous les vieillards, il aime à remonter vers le passé, à ressusciter les temps qui ne sont plus. Alors, au contact de ces vieux amis, qui semblent se dresser devant lui, comme d'agréables visions, sa figure s'épanouit, ses traits fins et spirituels s'illuminent, ses yeux limpides et doux comme des regards d'enfants, rayonnent de l'éclat de la jeunesse. On regrette alors de ne pouvoir saisir au vol et fixer pour l'avenir les anecdotes, les traits de mœurs, les mots spirituels que les caprices du discours font éclore.

Moins âgée que son mari, Madame de Laterrière conserve encore la force et la fraîcheur de l'âge mûr ; mais les

épreuves de la vie, des pertes cruelles qui ont fait à son cœur de mère des blessures qui ne se fermeront pas, ont jeté sur sa douce physionomie un voile de mélancolie touchante. Aux qualités de la dame du monde, elle joint les talents précieux de l'active et intelligence maîtresse de maison. Aussi tendre que ferme, Madame de Laterrière n'a jamais banni un seul domestique de sa maison : ils ne sont sortis que pour se marier. La vieille Salomé sert la famille de Laterrière depuis soixante ans !

Un fils et une fille sont les seuls survivants de leur nombreuse famille.

Tels sont les hôtes aimables qui nous accueillent à notre arrivée. Mais pour mieux jouir des heures délicieuses que nous avons à passer sous ce toit hospi-

talier, il faut jeter un coup-d'œil sur l'histoire de cette noble famille. Les mâles vertus du passé nous diront celles du présent.

La famille de Laterrière est originaire du Languedoc. Elle porte pour armes : *D'or à trois tourelles de sable ;* l'écu sommé d'une couronne de comte, avec cette devise : *Boutez en avant.*

Cette famille réclame l'honneur de compter parmi ses membres Saint François de Sales.

Jean-Pierre de Sales Laterrière, qui, le premier de sa famille, passa en Canada, était natif d'Albi. Il était fils du major comte de Sales Laterrière, seigneur du fief et château de Sales, situés dans l'arrondissement de la ville d'Albi ; et de dame Marie de Salvi. Son acte de baptême porte la date du 23 septembre 1747.

Après avoir terminé ses études classiques au collége royal de Toulouse, le jeune De Laterrière se prépara à embrasser la carrière militaire. Son père, voulant lui assurer un état comme fils cadet, selon la coutume suivie alors pour tous les fils cadets de la noblesse française, s'adressa au duc de Praslin, ministre de la guerre, afin de lui obtenir une commission d'aspirant dans la marine royale ou dans la légion de Bourbon, dont M. de Laterrière père était major. La commission d'aspirant comme garde marin lui ayant été accordée, le jeune De Laterrière, alors âgé seulement de quinze ans, reçut ordre de se rendre à La Rochelle, où il fit, pendant un an, un cours de mathématiques préparatoire à l'art nautique. Le vaisseau de guerre, *Le Brisson*, sur lequel il devait

s'embarquer pour sa première campagne maritime dans les Indes, ayant été condamné comme incapable d'un plus long service, et le récit d'affreux désastres survenus en mer vers cette époque, le dégoutèrent de la carrière nautique.

Tenant par parenté à plusieurs familles nobles résidentes à Paris, il obtint de son père des fonds et le consentement de s'y rendre, muni de plusieurs lettres de recommandations, entre autres pour la Duchesse de Grammont, cousine de son père, laquelle le prit sous sa protection. Quelque temps après son arrivée à Paris, il tomba dangereusement malade, et y reçut les soins du célèbre médecin de la reine, M. de la Rochambeau, qui s'intéressa à lui et le visita avec une sollicitude vraiment paternelle. Les rapports qu'il avait eus avec ce médecin, pendant sa

maladie, le décidèrent à étudier la médecine. Il eut pour patron ce même M. de la Rochambeau, et suivit les cours à l'école de Saint-Côme et à l'Hôtel-Dieu.

Après trois ans d'études médicales, une circonstance fortuite le mit en rapport avec M. de Saint-Germain, natif du Canada, qui était alors à Paris en règlement d'affaires de famille. Son nouvel ami lui fit une peinture si séduisante des avantages que pouvait se créer en Canada un jeune homme intelligent et actif, que M. de Laterrière se décida à quitter la terre natale, et à venir chercher fortune en Canada. Muni du consentement de sa famille, qui le plaça sous le patronage d'un de ses oncles, alors négociant à Montréal, M. de Rustan, il fit voile pour sa nouvelle patrie en 1766.

De cette époque date la vie aventu-

reuse et romanesque de M. de Laterrière, dont la lecture de ses Mémoires peut seule donner une idée exacte. Ce précieux manuscrit, que nous avons sous les yeux, forme un volume considérable, de l'intérêt le plus piquant. Ecrit d'un style clair et ferme, il ressuscite une foule d'anecdotes, ouvre des aperçus nouveaux sur la politique, les hommes et les mœurs de cette époque trop peu connue de notre histoire.

Après sept ans d'essais infructueux mêlés d'étranges péripéties, M. de Laterrière fit enfin la rencontre de M. Pellissier, vieillard de soixante ans, originaire de Lyon, qui exploitait les forges de Saint-Maurice. Ayant reconnu en M. de Laterrière l'intelligence et le génie des affaires, une activité capable de maintenir et de faire prospé-

rer son établissement, M. Pellissier lui en confia la gestion avec un salaire de trois-cent-cinquante louis et un cinquième de tous les profits. L'attente de M. Pellissier ne fut pas trompée ; les forges de Saint-Maurice prirent une importance inaccoutumée, et M. de Laterrière partagea des bénéfices qui lui permirent d'acquérir l'île de Bécancour. Par suite des malheurs qui fondirent sur lui plus tard, il se vit forcé de vendre cette île qui avait acquis une grande valeur ; et par une singulière coïncidence, elle est devenue la propriété du beau-frère de l'honorable Marc-Paschal de Laterrière, M. Angus Macdonald.

La prospérité dont jouissait M. de Laterrière ne tarda pas à soulever l'envie et la jalousie : une odieuse trame fut ourdie contre lui, et la guerre de l'indé-

pendance américaine fut le prétexte dont on se servit pour la faire réussir. On l'accusa d'avoir forgé et fourni au général Montgomery des boulets pour assiéger Québec. M. Pellissier, principal auteur, disait-on, de cette félonie, craignant d'être arrêté, fut obligé de prendre la fuite et s'en alla mourir en France, après avoir laissé la gestion de ses forges à M. de Laterrière. Celui-ci reçut, une année après, l'ordre de les vendre et d'en faire parvenir les fonds en France. M. Pellissier mandait en même temps de lui envoyer ses deux fils, Jean et Maurice Pellissier, nés d'un premier mariage, et sa jeune femme, en secondes noces, Dlle Marie-Catherine Delzène, qui n'avait alors que seize ans. Mais celle-ci ne put se résoudre à s'expatrier, et se retira chez son père, négo-

ciant de Québec. Après la mort de M. Pellissier, M. de Laterrière épousa sa jeune veuve.

Cependant les plus calomnieuses accusations n'avaient pas cessé de pleuvoir sur la tête de M. de Laterrière. Ses ennemis parvinrent enfin à obtenir son arrestation, et il fut conduit par une escouade de soldats à la prison de Québec. Il y fut détenu pendant quatre ans, par ordre du suisse Haldimand, alors gouverneur de la Province. Le célèbre Du Calvet, dont les mémoires font partie de l'histoire du Canada, partagea sa dure captivité. En vain M. de Laterrière demanda-t-il qu'on lui fit son procès. On le laissa languir dans sa prison sans lui donner même l'espérance d'obtenir justice. Tous ses papiers, livres, correspondances, parmi lesquels on espérait

trouver matière à accusations, furent saisis. Sa jeune et courageuse épouse, ne se croyant plus en sûreté dans son île de Bécancour, prit le parti d'abandonner sa demeure, dont elle confia la garde à un fermier, et se réfugia chez son père, qui vivait alors aux Trois-Rivières. Tous les meubles de ménage de M. de Laterrière, son argenterie, etc., furent séquestrés et mis sous la garde d'un domestique infidèle, qui les fit disparaître, ainsi qu'une somme de deux mille louis en or, que Madame de Laterrière avait cachée sous le foyer de la cheminée du manoir. Tous les amis de la malheureuse famille, frappés de terreur, n'osèrent pas réclamer contre ces actes de brigandage. M. de Laterrière serait demeuré en prison probablement jusqu'à la fin de la guerre entre l'Angleterre et

les Etats-Unis, sans le singulier incident qu'on va lire.

Durant les longues heures de sa captivité, M. de Laterrière cherchait un adoucissement à sa tristesse et au désœuvrement absolu qui l'accablaient, dans la lecture et l'étude de la science médicale ; mais sentant la nécessité de prendre quelque exercice manuel pour soutenir sa santé, il se procura quelques outils et des matériaux, dont il se servit pour mettre à exécution le projet qu'il avait en tête. Doué d'un génie mécanique merveilleux et d'une patience à toute épreuve, il réussit à construire, sur une petite échelle, le *fac-simile* de toutes les fortifications de Québec, sur lesquelles étaient braquées soixante pièces de canon. Au moyen d'un cylindre, dont la rotation faisait mouvoir une armée de

petits soldats automates, porteurs de mèches allumées, ces petits canons faisaient un feu d'enfer dans toutes les directions. Durant le tintamare de ce siège en miniature, la citadelle était occupée par deux souris apprivoisées. Dès que le feu cessait, elles apparaissaient, attelées sur un petit carosse proportionné à leurs forces, et faisaient ainsi, avec une docilité parfaite, le tour des fortifications. Le récit de cette petite merveille étant parvenu au château, le général Haldimand envoya un de ses aides de-camp demander au prisonnier de lui vendre ce petit chef-d'œuvre, et de lui faire dire quel en serait le prix. L'aide de-camp était accompagné de mademoiselle Haldimand, qui était curieuse de voir cette forteresse portative.

Le prisonnier regardant Mlle. Haldimand : " Dites au général, M. votre " père, qu'il me fasse faire mon procès et " juger par les tribunaux, ou qu'il me " donne ma liberté. Et vous, mademoi- " selle, à ce prix et avec ma reconnais- " sance, faites emporter le travail d'un " innocent persécuté. "

Cette liberté acquise à la sueur du génie qui ne se vend pas, lui fut accordée le lendemain ; mais à la condition de laisser le Canada.

Deux jours après sa libération, en novembre 1782, il s'embarqua à bord d'une goëlette qui faisait voile pour Terreneuve, et mit pied à terre au Hâvre-de-Grâce. Il y passa l'hiver chez un compatriote, le docteur LeBreton.

Le printemps suivant, des lettres du Canada lui apprirent que la paix était

conclue entre l'Angleterre et les Etats-Unis, que le despote Haldimand avait été rappelé et remplacé par Lord Dorchester, dont le nom est resté si cher aux Canadiens-Français. M. de Laterrière se hâta de partir pour Québec, où il arriva vers la fin de juin, et fut reçu avec enthousiasme par ses amis. Il rejoignit aux Trois-Rivières son épouse, dont il avait presque toujours été séparé depuis sa longue captivité.

Ruiné par la perte de ses propriétés qu'il avait été obligé de vendre pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille, il ne voyait d'autre moyen de subsistance que de se livrer à la pratique de la médecine. Les diplômes qu'il avait reçus à Paris ayant été anéantis, et n'ayant pu obtenir à Québec la licence voulue par la loi, il prit la détermination

de se rendre à Boston. Accompagné de deux sauvages qui lui servaient de guides, il remonta la rivière Saint-François, et parvint, à travers les bois, jusqu'à l'université de Cambridge.

Après un an d'études, il obtint ses diplômes de médecin, et revint au Canada en 1787. Il pratiqua successivement, avec distinction, à la Baie-du-Febvre, à Nicolet, à Saint-François du Lac, aux Trois-Rivières, et vint enfin se fixer à Québec, en 1800, pour y surveiller l'éducation de ses deux fils, Pierre alors âgé de onze ans, et Marc-Paschal âgé de huit ans. Tous deux furent placés au Séminaire de Québec.

En 1807, pendant que M. de Laterrière était occupé à rédiger, dans ses intervalles de loisirs, des thèses médicales qu'il avait l'intention de publier, il

reçut d'un parent éloigné d'Albi, M. Marcel Cross, une lettre dans laquelle celui-ci le pressait de se rendre, sans délai, en France, pour réclamer ses droits à la succession de son frère. Ce dernier, étant mort sans héritier, sa fortune était tombée en mains collatérales, d'après la supposition que son frère d'Amérique n'existait plus. M. de Laterrière se décida de suite, dans l'intérêt de sa famille, à suivre l'avis qu'on lui donnait ; et s'étant muni de passe-ports, signés par le président du Conseil-Exécutif, l'honorable Thomas Dunn, qui gouvernait la Province, par intérim, il s'embarqua, en juillet 1807, à bord d'un navire faisant voile pour Oporto. Le Portugal était alors reconnu comme pays neutre par toutes les puissances de l'Europe qui se faisaient une guerre d'extermination ; et

c'est ce qui avait décidé M. de Laterrière à choisir cette voie pour se rendre en France. Après trente-deux jours de navigation, il mit pied à terre, accompagné de son jeune fils Marc-Paschal, qu'il avait emmené avec lui dans l'intention de le laisser à Paris pour y terminer son éducation. Il fallut attendre trente jours à Oporto avant de recevoir du consul français les passe-ports nécessaires pour entrer en France. Les voyageurs rencontrèrent, dans le voisinage de Valladolid, les avant-coureurs de l'armée française commandée par le général Junot, créé depuis duc d'Abrantès. L'empereur Napoléon envoyait cette armée envahir le Portugal pour en chasser les Anglais. L'officier, qui commandait l'avant-garde, arrêta notre voyageur et lui demanda où il allait :

" En France, lui répondit M. de Later-
" rière ; voici mes passe-ports. "

Après les avoir examinés attentivement : " Vous venez, M. de Laterrière,
" d'une province anglaise, du Canada ;
" je vous donne le conseil de retourner
" sur vos pas, car on pourrait, dans ces
" temps critiques, vous dénoncer comme
" un espion anglais et vous faire pendre,
" vous et votre fils, au premier arbre de
" la route. "

Ce conseil, ou plutôt cet ordre franc et brutal fit faire au docteur volte face, et quatre jours après, de retour à Oporto, il s'embarquait en toute hâte pour l'Angleterre en compagnie d'une flotte de plus de cent voiles, que les Français, maîtres d'Oporto, canonnèrent au moment où elle levait l'ancre.

Il mit pied à terre à Dartmouth, d'où

il se rendit à Londres. Il y sollicita vainement, pendant tout l'hiver, Lord Castlereagh, ministre de la guerre, de lui accorder des passe-ports pour la France. Ce refus obstiné du noble Lord fut la cause de la perte totale de la succession, que la prescription fit échoir à une famille collatérale.

De retour à Québec, en juin 1808, M. de Laterrière continua d'y exercer sa profession jusqu'en 1810. Ayant acquis à cette époque, la seigneurie des Eboulements, il alla s'y fixer, abandonnant sa pratique à son fils Pierre qui arrivait d'Angleterre, muni de diplômes obtenus au collége médical des chirurgiens de Londres.

De 1810 à 1815, partageant les loisirs de sa vieillesse entre sa belle campagne et ses enfants établis à Québec, il termina,

dans le calme et l'aisance, une carrière traversée par tant de vicissitudes. Il mourut à Québec, le 8 juin 1815, chez son fils Marc-Paschal, et fut inhumé dans la cathédrale de Québec.

II.

PIERRE DE SALES LATERRIÈRE.

Son fils aîné, le docteur Pierre de Sales Laterrière, est cet aimable compagnon, ce noble cœur, cet ami incomparable, dont M. de Gaspé a fait un si touchant éloge dans ses Mémoires. Né avec des talents transcendants, il fit, comme en se jouant, des études brillantes, embrassa la carrière de son père, et alla terminer ses études médicales à Londres,

où il eut pour patron le célèbre chirurgien, Sir Astley Cooper. De retour à Québec, il succéda à la clientèle de son père, et se distingua surtout comme chirurgien.

La guerre ayant éclaté, en 1812, entre l'Angleterre et les Etats-Unis, M. de Laterrière, entraîné par un sentiment martial héréditaire chez les Canadiens-Français, surtout parmi la haute classe, abandonna sa pratique, pour courir à la frontière. Nommé chirurgien en chef de l'héroïque compagnie des voltigeurs, commandée par le lieutenant-colonel de Salaberry et formée, en grande partie, aux frais des officiers commissionnés, il se distingua, au premier rang, entre tous ces braves.

Vers la fin de cette guerre, en 1814, pendant que les parties belligérantes

étaient en relations pour conclure la paix le docteur de Laterrière obtint des autorités militaires, un congé d'absence, afin d'aller tenter un dernier effort en France, et réclamer la succession de son père.

Il se rendit à New-York, et delà à Bordeaux ; mais quelle fut sa surprise, en arrivant dans cette ville, d'apprendre que Napoléon s'était échappé de l'île d'Elbe, et que son voyage de Fréjus à Paris avait été une marche triomphante. Au seul prestige de son nom, la France s'était soulevée, avait chassé la vieille dynastie des Bourbons ; et l'aigle impériale avait volé de clocher en clocher jusque sur les tours de Notre-Dame. Une levée en masse s'opérait dans toute la France, pour s'opposer à l'invasion des puissances coalisées contre Napoléon.

Heureusement pour le docteur de La-

terrière, que, par la plus singulière des coïncidences, le préfet de police de Bordeaux était un Canadien, natif de Montréal, M. de Mézières. Il s'était fait remarquer parmi les partisans les plus enthousiastes de l'Empereur, et venait d'être nommé préfet.

Après avoir visé le passe-port que lui exhibait le docteur de Laterrière : " Mais, " mon cher compatriote, lui dit-il, que " venez-vous faire en France dans un " temps si critique ? Vous allez être " enrôlé dans l'armée, et forcé de pren- " dre part à la lutte gigantesque qui va " s'engager. Demain, j'envoie un brick, " comme aviso, sous pavillon blanc, en " Angleterre ; je vous conseille d'y pren- " dre passage, voici votre passe-port " revisé. En attendant, venez ce soir " dîner, avec moi, dans ma villa ; nous

" parlerons du Canada ; il y a long-
" temps que je n'en ai pas eu de nou-
" velles. "

Ces propositions furent acceptées avec reconnaissance, et, deux jours après, M. de Laterrière descendait en Angleterre.

Après la bataille de Waterloo, ce même M. de Mézières passa en Canada, et rédigea, à Montréal, pendant deux ans, l'*Abeille Canadienne*, qui cessa de paraître, lorsque M. de Mézières repassa en France, pour y rejoindre sa famille.

Dans l'attente d'événements plus favorables, le docteur de Laterrière séjourna à Londres, chez son ancien ami, Sir Fenwick Bulmer. Six mois plus tard, il épousait sa fille unique, avec laquelle il avait formé des engagements à l'époque de ses études médicales en Angleterre.

Douze mois après ce mariage, n'ayant plus aucun espoir du côté de la France, il revint en Canada avec son épouse et résida à Québec jusqu'en 1823. Animé du plus pur patriotisme, il s'intéressa vivement aux destinées de son pays, signala souvent sur les journaux ses vues politiques, et dénonça hautement les odieuses tyrannies du régime oligarchique.

Ayant reçu avis que la santé de son beau-père, Sir Fenwick Bulmer, alors âgé de soixante-quinze ans, déclinait rapidement, il passa en Angleterre, avec sa femme et ses trois enfants. Le vénérable vieillard expira, deux ans après, entre les bras de sa fille, dont la présence, jointe à celle de son mari, jetèrent un reflet de bonheur sur les derniers jours de sa vie.

Il leur légua toute son immense fortune, qui valait au delà de cent mille livres sterling.

De Londres, M. de Laterrière ne perdait point de vue son pays natal, où il se proposait de revenir. Dans l'interêt des Canadiens, il écrivit, en 1830, et fit imprimer à Londres, à ses frais, un ouvrage intitulé : *A political and historical account of Lower-Canada, with remarks on the present situation of the people.*

Ce livre où la largeur des vues le dispute aux élans du patriotisme, fit sensation dans notre province, et contribua à retarder l'union des Canadas que préméditaient les ennemis de la race canadienne.

De retour ici en 1831, il fut accueilli avec enthousiasme, par ses compatriotes, qui lui témoignèrent leur reconnaissance

par des dîners publics, tant à Québec qu'à Montréal.

Il était à la veille de se fixer, d'une manière permanente, en Canada, où par la noble indépendance de son caractère, ses talents et sa grande fortune, il aurait pu rendre les plus éminents services, lorsqu'une mort prématurée vint l'enlever à l'affection de sa famille et de son pays. Il est mort au manoir des Eboulements, le 15 décembre 1834, âgé seulement de quarante-cinq ans.

La génération actuelle ne peut juger de tels hommes, ni apprécier ce qu'ils avaient semé d'amour sur leurs pas : il y a la patrie du temps comme celle de l'espace. Ecoutons le cri de douleur qu'arrachait au plus cher de ses amis ce fatal trépas.

" Un journal de Québec annonça la

mort de mon ami. Je laissai tomber la feuille, et m'enfermant dans une chambre, d'où je découvrais la paroisse des Eboulements, je fis de pénibles réflexions, en pensant que là gisait le corps inanimé de celui dont la gaîté animait naguère les cercles de ses nombreux amis, de celui dont tous les traits s'épanouissaient de plaisir chaque fois qu'il venait à ma rencontre, comme l'aurait fait un tendre ami après une longue absence. O néant de la vie ! m'écriai-je ; s'il m'était donné de traverser ce fleuve couvert de glace, de me pencher sur la tombe de mon ami, je n'y rencontrerais que le froid accueil des hôtes ordinaires du sépulcre !

" Dors en paix, ô mon ami, sur la rive droite du majestueux Saint-Laurent! Celui que tu as tant aimé trouvera aussi bien vite le repos sur la rive opposée du

même fleuve ! Les tempêtes qui bouleverseront ses flots ne troubleront pas plus ton repos que les ouragans beaucoup plus terribles de la vie humaine, auxquels ton ami sera exposé jusqu'au jour où il trouvera aussi la paix et la tranquillité dans le silence d'un sépulcre creusé en face de ta tombe ! " *

III.

L'HONORABLE MARC-PASCHAL DE SALES LATERRIÈRE.

Le frère cadet du docteur Pierre de Laterrière est cet aimable vieillard qui nous a tendu la main de l'amitié, à notre

* Mémoires de M. de Gaspé, p. 242.

arrivée au manoir des Eboulements. L'honorable Marc-Paschal de Sales Laterrière est né à la Baie du-Febvre en 1792. Nous l'avons suivi, avec son père, en Espagne, d'où il revint en Canada en 1808.

Après avoir achevé ses études classiques sous la direction d'un maître habile, il embrassa la carrière médicale, et alla terminer ses cours à l'université de Philadelphie, qui jouissait alors d'une grande réputation. Il y eut pour patron un médecin remarquable du temps, le Dr. Benjamin Rush. Ayant obtenu ses degrés, en mars 1812, il vint se fixer à Québec.

Pendant la guerre de cette année, il imita la conduite patriotique de son frère, et servit sur la frontière en qualité de chirurgien général des milices du Bas-Canada.

En 1816, il céda sa pratique au Dr. Morrin, et se retira dans sa seigneurie des Eboulements. Elu, en 1824, membre du Parlement-Provincial, conjointement avec M. John Fraser, pour le comté Northumberland, désigné depuis sous le nom de comté de Saguenay, il a continué de le représenter jusqu'en 1832. A cette époque, sous l'administration de Lord Aylmer, il fut appelé à prendre, au Conseil-Législatif, un siége qu'il occupa jusqu'à la suspension de l'acte constitutionel du Bas-Canada, en 1837. Membre du Conseil-Spécial, pendant les troubles de cette époque, il obtint, en 1846, le mandat du comté de Saguenay, qu'il a conservé jusqu'en 1851.

Lorsque le Conseil-Législatif devint électif, il fut élu, en septembre 1856, pour la division des Laurentides.

Pourquoi parler ici des éminents services rendus par M. de Laterrière, pendant cette longue carrière politique ? Ils sont écrits en caractères ineffaçables sur le sol même de ces vastes régions, dont, pendant quarante ans, il a plaidé les intérêts.

Pour n'en citer qu'un exemple, c'est lui qui, le premier, la hache à la main, à la tête d'hommes courageux, aidé d'un faible octroi, est parvenu à frayer, à travers les Laurentides, cet immense et difficile chemin qui, aujourd'hui, met toute cette côte en communication avec Québec. Les hommes ambitieux qui triomphent de nos jours sur la ruine de la chose publique, et que l'histoire inexorable marquera au front d'un fer rouge, ne purent jamais trouver en lui un instrument servile. Le sentiment patriotique,

et non les passions vénales, avaient toujours animé ce noble cœur. Ces hommes sont parvenus, un instant, à égarer l'opinion publique ; mais quarante années consécutives de dévouement à la patrie forment un monument de granit, contre lequel viendront se briser les plumes stipendiés qui auraient voulu le détruire. " M. de Laterrière, dirons-nous avec son " noble ami, l'auteur des Anciens Cana- " diens, est à l'âge où l'on apprécie les " hommes sainement, et il sait rejeter " sur l'infirme nature humaine ce qui " lui paraîtrait, dans ces derniers temps, " être un oubli de tant de bienfaits. "

IV.

LE MANOIR DE SALES.

Le manoir De Sales, où l'on arrive par une majestueuse avenue, est encadré de grands arbres, et tapissé, jusqu'au toit, de plantes grimpantes du plus gracieux effet. Il se compose d'un vaste corps de logis, flanqué de deux pavillons : ses murailles épaisses et solides, comme savaient en construire nos pères, semblent destinées aux bastions d'une forteresse. En face du portique, s'étend

un vaste et beau jardin, soigneusement cultivé ; en arrière, un profond ravin où coule une petite rivière qui alimente le moulin seigneurial, situé à deux pas, sur la gauche, au pied du coteau. L'écluse forme un joli étang que traverse le pontet : ce petit lac, où l'on voit sauter la truite en abondance, est ombragé de bouquets d'aulnes et de jeunes bouleaux. La vue s'étend, au delà, sur une vallée cultivée, qui s'élève en pente douce jusqu'au pied des montagnes.

A l'un des angles du jardin, sur le bord d'un précipice, au fond duquel tombe, en murmurant, une blanche cascade, s'élève une petite chapelle à demie cachée au milieu d'un massif de verdure. Ce pieux monument, dédié à la Sainte-Vierge, doit son origine à un incident triste mais consolant.

Un jour, l'aîné des fils de M. de Laterrière prit fantaisie de tirer un vieux canon français depuis longtemps abandonné. L'arme, chargée imprudemment, éclata en pièces, et un énorme fragment vint frapper le malheureux jeune homme au côté, en lui déchirant les entrailles. Il ne survécut que vingt-quatre heures à cette horrible blessure ; mais, aidé des prières de sa mère, il se prépara à la mort avec des sentiments de piété et de résignation si édifiants, il expira avec des marques si consolantes de prédestination, que sa pauvre mère, en souvenir de reconnaissance, fit bâtir cette chapelle en l'honneur de Celle qu'elle avait tant priée et qui l'avait exaucée. C'est ici, sur ce prie-dieu, devant cet autel d'où la statue de Marie lui tend les bras, qu'elle vient, chaque jour, s'agenouiller,

et prier pour ce cher enfant et les autres bien-aimés qui sont partis. Oh ! oui, priez, mère pieuse, c'est la foi qui vous a consolée, qui vous a empêchée de succomber sous le poids de la douleur. Priez encore, priez toujours : quand vous avez ainsi prié, n'avez-vous pas senti comme une présence invisible ? c'était l'ange de votre enfant qui venait vous remercier pour lui, vous baiser au front, et soulever de ses aîles le fardeau qui vous écrasait.

A l'extrémité du jardin, vous entrez dans les *Chemins Perdus* du parc ; c'est la nature canadienne dans toute sa sauvagerie ; rochers, coteaux, vallons, pentes abruptes, déclivités, précipices. Toujours on entend le murmure de la rivière qui traverse le parc, formant des rapides, des chûtes, des cascatelles, dont la blan-

che robe déroule ses plis gracieux, ses dentelles d'écumes, qu'on voit briller à travers le feuillage.

Les Chemins Perdus, entretenus avec soin, sillonnent le parc en tous sens, montent, descendent, se courbent, se croisent, passent devant des bancs rustiques, reviennent sur leurs pas, s'écartent pour vous ménager des surprises : il faut près d'une heure pour les parcourir. Ici, vous gravissez sur un plateau, d'où l'on découvre, à travers une échappée des arbres, un pan du fleuve et l'île aux Coudres, qui paraît à vos pieds, semblable à à une table ronde, avec ses assiettes blanches rangées tout autour : ce sont les maisons proprettes de l'île bâties sur le rivage. Vous êtes sur l'*Observatoire :* à vos pieds s'ouvre une large crevasse, où la rivière se précipite en cascade.

Descendez par un étroit et tortueux sentier dans ce gouffre ; jetez, au pied des chûtes, la mouche de votre ligne, et vous prendrez de belles truites.

Une foule de noms sont gravés sur les arbres ; je lis les initiales de Sir Etienne et de Lady Taché, avec la date de 1830.

Plus loin, un vallon planté d'arbres fruitiers, où la marguerite et la violette sauvage s'étalent au soleil et se mirent dans l'onde de la rivière qui voudrait s'arrêter ici pour écouter chanter les oiseaux et fredonner les cigales ; cette plaine, dis-je, où il fait si bon rêver, un livre à la main, c'est le *Vallon des Champs Elysées.* C'est le seul endroit, dans cette partie du pays, où j'aie entendu le chant des cigales.

Allons maintenant reposer, sur la galerie de la Citadelle, nos jambes un peu

fatiguées d'avoir monté et descendu tant de côtes et de gradins. On y arrive par deux escaliers. Une exclamation de surprise et d'admiration s'échappe involontairement de vos lèvres en apercevant le sublime paysage qui s'étend à perte de vue devant vous : l'immense nappe du Saint-Laurent, ses îles et, au loin, la ligne bleue des Alléganys. Mais d'où vient que mes regards, en se promenant sur ce paysage, viennent toujours se fixer sur le même endroit, sur cette longue pointe de la côte du sud qui s'avance dans le fleuve ? Ah ! c'est là qu'est mon pays natal, c'est là qu'est ma mère !

Joignez à ces promenades délicieuses, le charme des soirées du manoir, les conversations attrayantes du noble vieillard de céans, et vous aurez quelqu'idée des jouissances intimes que doit éprou-

ver un ami, durant une visite au manoir De Sales. Les quelques jours que je viens d'y passer, m'ont laissé de suaves impressions qui ne s'effacent pas et vers lesquelles j'aime à remonter. Ma pensée, imprégnée de ces doux souvenirs, ressemble à ces vases laissés vides de parfums ; les gouttelettes exquises, restées attachées aux parois, répandent toujours d'enivrantes odeurs.

Je me souviens, avec délices, des promenades que nous faisions en voiture, le jeune docteur, son beau-frère et moi, pour jouir des points de vues si variés qui s'offrent, à chaque pas, dans cette paroisse pittoresque des Eboulements. Comme au temps jadis, une blanche hacquenée conduisait le carosse antique, orné des armoiries de la famille : on se serait cru au temps de Louis XIV.

Nous allons rendre nos hommages à M. le curé, qui nous fait les honneurs de son église. Construite en 1797, elle occupe un plateau élevé à 1,500 pieds au-dessus du fleuve, et ressemble, avec son clocher mauresque, à toutes nos églises de cette époque. Du portail, la vue embrasse un horizon immense, depuis le cap Tourmente jusqu'aux îles de Kamouraska. L'intérieur, soigneusement entretenu, a une apparence fraîche et gracieuse. Près du chœur, du côté de l'épître, on remarque sur la muraille, au-dessus du banc seigneurial, plusieurs épitaphes en marbre, sur lesquelles on lit les noms des membres de la famille Laterrière, inhumés dans cette église.

Nous jetons, en passant, un coup-d'œil sur le cimetière, où le jeune M. de Laterrière vient de faire construire une chapelle mortuaire.

De retour au manoir, au soleil couchant, nous descendons à l'étang, sur lequel nous glissons légèrement en canot d'écorce, en chantant des chansons canadiennes.

Et puis, le soir venu, quelle douce causerie, au clair de la lune, en marchant sous les grands arbres de l'avenue, dont le feuillage, agité par la brise, nous secouait les parfums de la nuit ! Sous un de ces arbres, une longue pièce de bois sert de banc rustique : c'est là que M. de Laterrière vient souvent s'asseoir pendant la belle saison, que ses braves censitaires viennent l'entretenir d'affaires, lui demander conseil, vider quelques différents ; c'est là, en un mot, qu'il rend justice. Ne dirait-on pas un vague souvenir du chêne de Vincennes ?

Rentré dans ma chambre après la

veillée, je feuillète le vieux manuscrit de M. de Laterrière, et mes yeux tombent, par hasard, sur l'anecdote suivante, qui fait bien connaître le style et la tournure d'esprit de l'auteur.

Après avoir dit adieu au toit paternel, M. de Laterrière avait été accompagné par un de ses oncles, depuis Albi jusqu'à Angoulême. De là, il se dirigea, seul, sur Rochefort, où il arriva, accablé d'ennui, et prit son logement au Grand-Café.

" Tout nouveau, dit-il, dans ce café, plein d'étrangers de toutes espèces, j'y faisais, en jeune homme sans expérience, avec l'ennui de mes parents, une figure bien triste. Aussi rien ne m'amusait, et si l'homme et le cheval que j'avais engagés jusqu'à LaRochelle, eussent été prêts, j'en serais parti tout de suite.

" Une aventure, qui arriva à la maîtresse du café, me tira un peu de mon accablement. Elle avait un superbe perroquet parlant très-bien. Un parasite étranger prenait son dîner en considérant ce petit animal. Tout-à-coup il dit à la maîtresse :—Il est beau cet oiseau, et devrait être parfaitement bon à manger. Elle lui répondit ;—Oui.—Combien coûterait-il, ajouta cet être ?—Cent écus, poursuivit-elle — Bon, dit il, qu'on le fasse cuire.

" Cela fait et exécuté, on le lui servit en présence de beaucoup d'autres, qui regardaient son cynisme avec étonnement.

" Une fois le plat devant lui, il appela la maîtresse, et ordonna de lui en faire servir pour un sou. Cela occasionna un éclat de rire et une querelle extraordi-

naire. Deux parties pour et contre s'élevèrent d'abord. Les uns soutenaient que puisqu'il avait fait tuer le perroquet, il devait payer le prix convenu. Les autres suivaient la question : combien est-ce qu'il coûterait ?—Cent écus, et prétendaient que cela ne voulait pas dire ni s'entendre de tout prendre. Et la dispute augmentant, quelques coups suivirent ; et la maréchaussée vint finir le bruit en se saisissant des principaux, le champion du perroquet étant du nombre. Heureusement qu'étant dans un coin et ayant observé le plus parfait silence, et l'apparence de ma jeunesse, me firent laisser de côté. Aucune question ne me fut demandée, et je me contentai de me joindre à l'hôtesse pleurant son perroquet et faisant le panégyrique de ce pauvre oiseau : Quelle perte! Combien il amusait tout le monde !

" Etant parti le lendemain matin, je n'ai jamais entendu parler de l'issue de cette difficulté...."

Réveillé, le matin, par les premiers rayons du soleil, l'éclat et la fraîcheur de la température m'invitent à aller méditer en me promenant dans les Chemins Perdus du parc. Le jardinier est déjà occupé à nettoyer les allées. Je m'amuse, un instant, à faire parler ce naïf Eboulois de ses maîtres et de sa paroisse.

Nulle part les mœurs des anciens Canadiens ne se sont conservées aussi bien que dans ces montagnes presque inaccessibles aux idées modernes. On y retrouve la franche et cordiale hospitalité, la simplicité des costumes, le vieux langage, des mots qui étonnent, des coutumes originales. Malgré l'abolition des droits féodaux, les bons Eboulois per-

sistent à offrir, chaque année, à leur Seigneur, les œufs de Pâques, et, en novembre, les chapons gras. Est-il besoin de faire l'éloge d'une famille qui a su conserver de si doux rapports, de pareilles témoignages d'estime, d'attachement et de respect ?

Au reste, la plus belle des vertus sociales, la charité, est héréditaire dans cette maison. Il y aurait là des mystères attendrissants à dévoiler ; mais la charité est craintive et discrète, comme la sensitive : elle aime l'ombre et se replie au moindre contact.

Un demi siècle de services et de dévouement, comme médecin, ont appris aux Eboulois à lire dans l'âme de leur Seigneur. Pour lui, la médecine est un sacerdoce : le malade est un être sacré à qui il se doit, même au risque de sa vie.

Jusqu'à ce jour, chargé de ses quatre-vingts ans, M. de Laterrière, par pur motif d'humanité, a rempli les devoirs de son art. L'année dernière, appelé, au milieu de la nuit, pour un pauvre malade, il s'engage à travers les montagnes, prodigue ses soins à son patient, revient accablé de fatigue, et tombe, victime de sa charité. Que lui importait ? Le devoir était accompli !

C'est à lui que son brave curé doit la vie.

Et c'est parmi ces belles choses de la nature et des cœurs que je viens de passer des jours délicieux ! Aussi l'heure a-t-elle passé trop vite ; et c'est à regret que, malgré mes hôtes, il m'a fallu arracher ma main de leur étreinte.

Adieu donc, aimable famille ; adieu, noble vieillard ! Les années qui s'accu-

mulent sur votre tête et qui ont déjà amaigri votre corps jadis si robuste, pourront vous enlever encore quelque part de vous-même ; mais il est une chose qu'elles ne pourront vous ravir, qui en vous restera toujours entière : c'est le cœur !

Québec, 11 juillet, 1870.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Légendes Canadiennes, 1 vol. in 12.

Histoire de la Mère Marie de l'Incarnation, 1 v. in 8°

Biographies Canadiennes, 5 vol in 32.

Vie des Saints, 1 vol. grand in 8°

Le Pèlerinage de la Bonne Sainte-Anne, 1 vol. in 64.